

Cahiers du CEP n° 10



Centre d'Etudes Pathoanalytiques asbl
Rue Artan 50,
1030 Schaarbeek



Colloque de Gand
30/10/04 – 01/11/04
Etre ou ne pas être szondien (pour) demain ...

Mon corps m'interloque !

Françoise Dufay-Vuillemin

Mon corps m'interloque !

Françoise Dufay-Vuillemin

Tableau I

Mes années de pratique de la relation duelle, m'ont amenée à approfondir ma vision dialectique de la philosophie de l'existence à travers les prismes, synthétique du training autogène de SCHULTZ et surtout de son « setting », d'une part, analytique de la destinée, issu des découvertes de SZONDI, revisitées par l'école de Louvain la Neuve, sous la férule de J. SCHOTTE et ses disciples, d'autre part. Dans le cadre du Training autogène de Schultz, le thérapeute qui, très peu, mais, un peu, au chevet du patient, n'est pas là pour le bercer, plus que pour le punir, devient mère ; il accepte l'objet transitionnel qu'il suscite sans imposer : il demande au patient, sans faire planer le contraindre, de s'astreindre, à s'isoler de manière triquotidienne à n'y être que pour lui-même, de courts moments: il l'aide à découvrir le droit d'être désirant, la possibilité de renoncer au désir, pour accéder à un autre niveau de destinée pulsionnelle et avoir une connaissance éthique chevillée au corps, qui permettra d'entrevoir la morale, autrement que centrée sur la peur, puisque le « savoir » donné par la fonction maternelle sera celui du « risquer » quant aux sensations corporelles, ce savoir du senti, serrure d'un pouvoir à affiner, pour en faire un moyen de vivre, non une finalité de toute-puissance existentielle...toute « transparence » bue !

De tout temps se sont érigés des postulats culturels avec le sexisme comme pierre d'angle, étayés solidement par les grandes religions monothéistes, postulats qui obèrent le langage du corps alors qu'il est « princeps ».

Le constat renvoie pour chacun au concept de créneau de liberté délivré par le pactole que nous recevons tous à la naissance : l'angoisse de mort ; à chacun revient de le gérer pour le décaper de la gangue de la licence, grâce à l'entre-deux de « l'inter-locution » ; les travaux du physiologiste SELYE annonçait au milieu du XX^e siècle les prémices de l'intra-subjectivité : Le stress condense ce qui agresse la personne et la manière qu'elle a de s'adapter à ce qui l'agresse .

Notre âme incarnée, l'est dans un corps « accessoirement » sexué ; homme ou femme, notre corps est notre premier interlocuteur, se révélant comme tel au sevrage, à la condition expresse que notre mère ait eu la souplesse de nous lâcher au temps idoine. N'a-t-elle été en forme que pleine et protubérante, projetant son ventre phallique ? Quelle place assigne-t-elle à son enfant ? A-t-elle « mis bas » ? A-t-elle eu enfin sa poupée vivante ? A-t-elle pu enfin donner un garçon à son homme ? A-t-elle su réellement donner la vie avec ce que le don implique comme subtile capacité de lâchage ?

Mon propos n'est pas de jeter l'anathème sur l'instinct dit maternel, ce fourre-tout où ogresses et gallinacées se retrouvent en bonne compagnie !

Apprendre la langue du corps est possible, le processus butant sur les avatars de la psycho(patho)logie de la personne qui exerce la fonction maternelle, assise indispensable de la fonction paternelle pour que rencontrer l'autre se produise sous les meilleurs auspices .

Je rapporte ainsi l'observation de Séverine, au corps hurlant, qui ne lâche pas le statut de mère, la sienne, celle de son mari, celle qu'elle est, celle qu'elle a à être, et se heurte, s'épuisant dans le combat des défis réciproques mortifères pour tous, de front au statut de fille, assigné par le père tout puissant que joue son époux qui ...« biberonne » . Séverine, tout comme les personnes fibromyalgiques, épuise son énergie à ferrailer pour un statut, sans voir que le mouvement de vie intronise la géométrie variable du « primordial » pour qu'advienne en lice, la dialectique « être-exister » .

Tableaux II et III

Trois novembre 1992 : je débute un travail avec Séverine, professeur d'histoire et géographie née le 23 avril 1953, transférée dans le service de psychiatrie via une demande de bilan par son médecin généraliste qui voulait élucider, sous l'égide d'un Professeur de médecine interne, les causes, à son avis sans doute profondément enfouies dans des enzymes, de spasmes faciaux qui rendent hideux un visage par ailleurs en accord avec une jeune femme mince, un peu « pète-sec » ni laideron ni beauté
f a t a l e .

L'interniste avait soldé l'affaire de Séverine en lui disant qu'elle ne ferait plus de grimaces le jour où elle ne se prendrait plus pour Mère Thérèse et l'avait derechef adressée dans un service idoine, celui de psychiatrie, où toute latitude lui serait laissée pour donner à voir .

Séverine, outre le spectacle effrayant dont elle gratifie par moment les personnes de son entourage, est déprimée ; un traitement par antidépresseur tricyclique est mis en place et je suis chargée des « grimaces de mère Thérèse »...

Je propose donc à cette patiente professeur, une psychothérapie de relaxation, en arguant du fait que, prendre du temps pour elle, en apprenant le B, A, BA de son corps, (sans qu'elle ni moi n'exigions de sa personne des résultats par une lecture binaire de type scolaire) fait partie de la stratégie que j'élabore, de lutte contre son « mal-être ». Dans la foulée, je commence à lui présenter les séries szondiennes (II et III) ; elle quitte au bout d'un mois le service, avec l'assurance d'un suivi, par un collègue masculin gérant sa chimiothérapie, moi pour sa psychothérapie.

L'abord corporel de la vie de relation passe par la recherche de la sensation de pesanteur en tant que conséquence de la baisse du tonus musculaire des muscles attachés au rigide squelette : déroulé dans le milieu protégé que représente le service hospitalier de psychiatrie, le travail à accomplir n'a pas dérangé Séverine ; par contre, l'exercice de chaleur en tant que sensation conséquence de la vasodilatation, lui pose problème ; en novembre 1992 elle avait abordé les relations empreintes d'hypocrisie qu'elle entretient avec sa belle-famille et sa difficulté à oser rompre la froideur des stéréotypes qu'elle sent, la déranger ; le sang chaud qui circule, signe de vie s'il en est, bouscule ses fantasmes d'emprise alimentés par son angoisse d'intrusion et l'amène à exprimer qu'elle n'est capable de désirer que par procuration, depuis les coulisses, en réaction à la mise en évidence dans toute sa violence, de l'angoisse de mort de l'autre . Lors de l'exercice de divulgation de la chaleur à tout le corps, le 07/12/1992, j'ai droit à une Séverine dont le masque grotesque montre de toutes ses forces l'intensité du conflit qui l'anime, et lui fait réfuter « relaxer » avec son clin d'œil à la culpabilité, pour « décontracter » beaucoup plus aseptique, qui lui évite d'envisager l'engagement vis à vis duquel elle lanterne. La déception qui attise son état dépressif est de plus en plus fréquemment au rendez-vous : Séverine refuse l'emprise des autres qui s'avère de plus en plus prégnante, mais elle n'arrive que difficilement à le dire, par crainte de la manipulation de la culpabilité qu'elle ressent dans son tréfonds. Elle prend peu à peu conscience qu'être malade est un excellent outil de pression mais la massivité des effets pervers qu'elle n'avait pas envisagés la surprend ; elle exhale sa haine de ceux qui « suivent mal » son compromis scabreux avec une dialectique bancal qui la singulariserait, tout en lui laissant sa place dans la cohorte des affidés « bourreau-victime » ; ils veulent la prendre en main puisqu'elle s'est fait prendre en pitié ! La prise de conscience que le cœur pulse pour soi et peut battre pour l'autre qui lui « pompe l'air », débouche sur la révélation que Séverine a un époux non crédible et imprévisible ; l'approche réitérée de la chaleur centrée sur le nœud nerveux qui irradie le ventre, montre une Séverine plus prolixie dans son aptitude à se livrer : en février 1993 elle m'apprend qu'elle avait présenté les mêmes symptômes en 1982, avant la naissance de sa fille dont la conception avait été rocambolesque. L'analyste consulté l'espace d'un mois, à l'époque de la première phase grimaçante, aurait dit que Séverine avait des problèmes de pénétration. La tête, chef, excluant, par l'impact de la métaphore, le processus de recherche de tête lourde, s'accommode très bien d'une variable de la chaleur par l'intermédiaire de l'agréable sensation de front frais à rechercher et, ce 13 février 1993 Séverine se plaint de douleurs musculaires multiples, de son corps insupportable à cause d'une prise de poids de cinq kilos, qu'elle juge d'autant plus intolérable qu'une assistante sociale est venue chez eux dans le cadre d'une enquête pour adoption ; Séverine dit ne pas vouloir recommencer le même cirque que pour sa fille...elle ne sera plus jamais engrossée... !

Séverine est originaire d'un village où sa famille et celle de son mari représentent les Capulets et Montaignus du Haut-Doubs . Le capital d'agressivité semble de longue date destiné à être géré sur un mode violent, et les chausse-trapes excitant n'ont pas manqué . Le couple s'est installé dans la démonstration permanente recherchée par des mises au défi : elle se cache pour savoir s'il va se faire du souci quand il rentre tard suite à ses propensions addictives tant au plébiscite, qu'à l'alcool et au tabac : il se cache pour fumer et boire et se fait débusquer par le nez de sa femme. L'union conclue a laissé le goût amer d'une soupe à la grimace dans la belle famille furieuse que le fils aîné, épousant un professeur issu d'une famille honnie, ait trouvé judicieux d'opter pour une voie autre que celle à quoi tout le destinait : la ferme familiale .C'est ainsi qu'en fin de repas de famille post-messe dominicale, où Séverine se doit de faire, dit-elle, bonne figure, elle présente une attraction inattendue de tous, qui fait requérir impromptu ses parents, avec la conclusion, cri du cœur de son père qui n'avait pas digéré la « mésalliance » : ma fille est folle ! En pleins spasmes Séverine n'est pas capable d'étrangler un mot ! Elle est celle dont on parle !

Le père de son mari, patriarche blessé par la défection, à cause d'elle, de son fils aîné à sa succession, nommé roi de la magouille, décède en janvier 1994 laissant sa veuve, ilote ballottée, qui intègre à son bénéfice la place assignée, ce qui exaspère Séverine .

Son père, décrit comme droit, décédera en décembre 1998, montrant Séverine, non plus fantoche, mais chauffée par une rage folle, voulant faire avouer au médecin son incapacité à empêcher de mourir ses patients. Elle juge négligence coupable le fait qu'un choc septique ait pu survenir et rédige une lettre toxique au nom, de la veuve (sa mère qui évoluait cachée derrière son époux et se dévoiler) et des autres membres de la fratrie .

Trois ans plus tard une contracture maxillaire persiste qui use les dents de Séverine et la prédispose aux affections buccales, la fait consulter des somaticiens alors qu'elle connaît la genèse de ses troubles ; mais ainsi elle fait allégeance à son mari qu'elle entend traiter de « Charlots » les médecins incapables de guérir les gens, ce qui l'autorise à lui trouver une once de crédibilité et à se prétendre heurtée dans son apparente « conformité » par ses manières irrespectueuses. Son mari qui, dit-elle passe le plus clair de son temps à grenouiller dans l'ombre, a comptabilisé vingt quatre lampes de toutes sortes chez eux et en fait ses gorges chaudes pour fustiger la propension de sa femme à s'encombrer de détails, surtout ceux qui mettent en lumière que leur jeu est mortifère ; jeu de mort qui veut qu'à un moment, l'un ou l'autre sera effacé, d'autant que Monsieur ne fait pas dans la dentelle : il m'a

incendié un jour au téléphone, me taxant d'angoisser sa femme, de la mettre en position de lui résister et ainsi, lui forcer la main à la corriger sévèrement, pour qu'elle cesse de l'entraver ... Entre deux vociférations j'entendais Séverine le supplier de cesser de me manquer de respect ... L'homme de Séverine, personnage avéré non crédible, boit et fume en cachette, et fonctionne dans le passage à l'acte lorsqu'une frustration survient dont sa femme souligne le bien-fondé, ce qui génère une ire qui marque le corps de celle-ci, au poing, à la dégringolade dans les escaliers, voire à l'acquiescement intéressé lorsque la jeune femme se plaint de l'irruption concupiscente de leur vieux voisin qui, faute d'arriver à se faire rembourser des sommes qu'il a prêtées au mari, se paierait sur la femme... et le couple serait quitte ! Les crises clastiques sont parfois telles qu'elle attendrait presque, dit-elle, qu'il la tue

Tableaux IV et V

Séverine s'était retrouvée enceinte de sa fille, inopinément, après neuf tentatives vaines d'insémination artificielle avec du sperme de son mari dûment concentré parce que jugé par le corps médical trop pauvre en spermatozoïdes pour être fécondant après cinq ans de mariage consommé...restés sans suites, avec un désir de possession d'enfant qui perdurait. Séverine avait alors donné du lait pour les autres nourrissons de la clinique et nourri sa fille jusqu'à l'âge de huit mois.

Le désir de possession d'enfant était revenu tel, qu'en 1993 le couple avait d'abord suivi le parcours du combattant : assistante sociale en première ligne, psychologue avec rapport comme quoi « elle n'a plus un vide à combler par l'adoption d'un enfant» (IV et V) ; devant une réponse prometteuse le recul

avait été sans appel : un enfant d'âge scolaire allait leur être attribué ! puisque non bébé, le produit était impropre . Le couple s'est donc adressé à une officine guatémaltèque « sérieuse », qui s'engageait dans la garantie du produit en adéquation aux desiderata : un premier bébé à naître en février 1995 s'est avéré «non exportable» ; un autre à naître en mars, était, lui, de qualité irréprochable... Arrive ainsi Marc Aurèle singulier haut-doubiste basané .

Cet enfant subit de plein fouet la dialectique manipulatrice de l'entourage et s'impose avec l'aval du père dans le lit des parents, où, plus petit, non seulement il voulait dormir mais vomissait ... Il ne vomit plus mais dévalise le congélateur en cachette et fréquente sous la férule de sa mère les nutritionnistes et autres diététiciennes ; elle se fait un scrupule d'obéir à ceux qui les préconisent, s'appliquant à montrer qu'elle est celle à qui l'on parle, devant la surcharge pondérale de l'enfant ; critiqués par le père, et bientôt abandonnés parce qu'ils relient les troubles du jeune garçon à la maladie de la mère, les spécialistes se succèdent... L'enfant aura dix ans en mars 2005, donc verra, selon le père, la frontière à ne pas dépasser ce jour là, qui représenterait l'âge de raison ; il occupe ses moments libres en classe, à dessiner sur son cahier de brouillon des personnages bien membrés qui affolent l'instituteur qui craint la contagion... et s'adresse à Séverine pour lui dire que son fils utilise mal ses créneaux de liberté ... donc n'est pas normal !

Tout comme son père nie tout tabagisme interdit par la faculté pour cause d'artérite, planque les cadavres de bouteilles tout autant interdits, la fille adolescente cachait son linge souillé dans une attitude de déni d'accès à la féminité qui interpellait le nez de sa mère, qui passe sa vie à débusquer, reniflant à présent les aisselles offertes par son fils, qui passe par le nez de Séverine pour se justifier quant à elle, de l'obéissance à l'injonction de prendre sa douche.

Pas normale non plus, Séverine qui jugeait inopportun le retour de sa fille dans la région, en mai 2002, alors que la qualité de ses études dépendait d'un choix personnel qui l'avait éloignée de sa famille en 2001, au grand dam de son père . La jeune fille ayant ouvert sa porte

à minuit à un homme gentil, rencontré dans la rue auparavant : il l'avait violée sous menace d'un couteau . Séverine a été clouée au pilori en tant que mauvaise mère qui ne souhaitait pas rapatrier son poussin sous son aile, par une cabale familiale conduite par son mari : elle a souligné à juste titre que revenir dans sa région n'avait aucun impact sur les risques de viol d'une jeune fille fût-elle la sienne et que le choix de la ville où le drame s'était passé, était en relation avec la construction délibérée et adéquate de l'avenir professionnel de la dite jeune fille, non marqué par une potentialité de viol plus multipliée que dans la région originaire qu'elle réintégrerait . Cet avis pertinent, envers et contre tous, s'est révélé étayer un garde-fou contre le pressentiment d'une entrave au travail qui peu à peu faisait découvrir à Séverine le droit de tenir sa place de personne, au grand jour ; l'angoisse dont elle pâtit actuellement de la l'agression permanente de la pérennité du rapport incestuel père-fille reste en permanence au premier plan. La fille donne ses leçons de parentalité plaquée et reste coincée dans la relation oedipienne qui confine Séverine dans le seul rôle que les autres jugent utile chez elle : un tampon . Le rapport incestuel, selon le concept cher à feu P.J. RACAMIER, est flagrant et Séverine a vu stoppée sa progression, depuis le retour en lice de sa fille, rivale dont le dernier rapport psychiatrique d'expertise en septembre 2004, montre qu'elle n'a pris aucune distance avec le trauma du viol en 2002 : la jeune fille qui se mire en son père ne voit dans le travail psychologique, que ce dont elle aurait besoin dans l'immédiat, aboutissant à une totale absence de suivi, bien sûr par des « Charlots »... Véritable petite femme de substitution de son père, elle avait investi le rôle de substitut de Séverine, magnifié lors de la « maladie » qui aboutit à l'hospitalisation de celle qui a dégagé le terrain ; petite fille nommée « petite fée du logis », elle cabotinait a merci devant ce qui réconciliait les deux familles : sa facilité à confectionner des gâteaux ; il ne reste plus à Séverine qu'à « écarter les cuisses » et émarger à l'éducation nationale ; son mari serait comblé lui qui a l'habitude de dire dès qu'une discussion animée se produit entre les deux femmes : « avez-vous bientôt fini de vous chamailler . Lequel mari avait très mal supporté l'éloignement de sa fille que la patiente avait compris bénéfique pour tous et il lui reprochait d'être contente de voir sa fille, loin, donc d'être une mauvaise mère ; comme il avait mal supporté le petit ami qui avait fait un enfant à celle-ci dont elle avait avorté en mars 1997 puisque la maternité n'était pas à l'ordre du jour et représentait pour elle, une entrave à l'élaboration de son projet professionnel bien ficelé, qui justifiait le départ dans une autre région, le moment venu...

Tableaux VI et VII

Le problème de l'argent vilipendé paraît crucial : le salaire de Séverine est supérieur à celui de son mari ; les retraits répétés par celui-ci sur le compte commun, ont une destination inconnue de Séverine qui ravale sa salive chaque fois que revient le leitmotiv de son versant dépensier : son mari découvre toujours qu'elle s'est offert un vêtement qu'elle convoitait, qu'elle cache, par culpabilité de l'achat... Elle se retrouve acculée à subtiliser les relevés de compte avant qu'il ne le fasse, pour les surveiller, solidaire qu'elle est de par son régime matrimonial, d'un gouffre au fond duquel, gît le miroir de sa propre faillite. En février 1998, s'apercevant des malversations de son mari, de ses accointances avec de multiples sociétés qui proposent des crédits revolving, Séverine avait ouvert un compte personnel, éprouvant le besoin de me mettre sous les yeux justification de ses actes et stipulant que cela allait lui valoir une volée. Cette transparence quelque peu incongrue n'était plus à l'ordre du jour lorsqu'elle amputa, en mars 2003, sur les conseils de son époux, son traitement, se plaignant d'aller mal ; dans le même temps elle lui révèle sa « félonie » : il met aussitôt tout en œuvre pour rapatrier les « fonds secrets » de sa femme. Révélation de même veine, quant à moi, lors d'une séance digne d'une confrontation avec un commissaire de police : elle s'était laissée à mon insu, séduire par son mari, l'avait mis au courant de l'ouverture de son compte ouvert pour se protéger (VI et VII). Dans la foulée, au décours d'une volée magistrale, il lui souligne, qu'il ne reste avec elle que pour l'argent. Emporté par son élan, un mois plus tard, il séduit sa femme au point qu'elle contracte un gros prêt consenti par un organisme professionnel, pour éponger les dettes nées sous « X » et repartir à zéro ; Séverine pose néanmoins la condition de pouvoir définir des bases saines, et de faire virer l'argent sur un compte ouvert spécialement à cette occasion dont seule elle détient le pouvoir de retrait. Qu'à cela ne tienne ! Le mari contrefait la signature de sa femme, usurpant sans vergogne son identité, et retire la somme qui s'évapore. Séverine s'en aperçoit en se renseignant près de l'organisme bancaire qui commence à débiter les remboursements et envoie des rappels à l'ordre ; la surprise majeure de constater que derrière son dos son mari est capable d'usurper son identité, de dilapider de l'argent tout en continuant à affirmer haut et fort qu'elle est incapable de gérer un budget l'annihile au point de ne plus avoir comme recours, pour être, que retourner contre elle la violence, avec la prise de conscience de ce sang chaud qui s'écoule par à-coups, lui démontrant qu'elle est vivante lorsqu'elle a des céphalées, maux dont ne sauraient souffrir les coffres-forts. Je lui présente à nouveau les planches szondiennes : elle montre sa tenue en respect de l'humain par ses choix ponctués de « ce monsieur », « cette dame », « cette personne » ; elle tient un discours de type éthico-moral, celui qui manque manifestement à son époux, mais a un comportement permanent du registre « bourreau-victime » dans une course effrénée à la séduction. Le cinq octobre, Séverine accablée et en même temps apte à rebondir après avoir touché le fond, m'apporte un argument de plus comme si j'avais besoin de preuves irréfutables qu'elle évolue dans le système du manipuler : convoquée impérativement un mercredi à une réunion professionnelle aussi oiseuse qu'obligatoire, elle avait confié son fils à la gardienne pour la matinée, le père s'engageant à s'occuper de l'enfant durant l'après-midi, puisque disponible ; surprise ineffable en rentrant chez elle le soir, d'y découvrir sa propre sœur d'ailleurs en traitement pour cancer du sein, en plein remue-ménage ; appelée par le mari de Séverine toujours aussi crédible qui s'était défaussé de ses responsabilités, la sœur bonne âme, avait décidé pour s'occuper utilement, d'installer son ordre, en faisant le tri des affaires jugées inutiles de Séverine, et remplissant la poubelle de tout ce qu'une ménagère avisée juge encombrement irrationnel de la maison et ramasse-poussière ; Séverine aurait une meilleure santé si elle ne s'embarrassait pas de vieilleries et faisait table rase des souvenirs et autres bibelots qu'elle accumule, avis partagé avec le mari et leur mère, donc, sans appel ! Séverine se retrouve victime expiatoire de l'intrusion destructrice, avec l'aide de sa sœur, plus ou moins cautionnée par sa mère jusque dans l'ambiance de sa propre maison aux vingt quatre petites lampes ... Elle n'a pas pipé mot : elle est celle qui cause, mais elle n'est pas, celle qui parle : le travail qui continue tentera de l'aider à se donner voix au chapitre en le devenant.

Etre ou ne pas être ...szondien (pour) demain ? J'ai appris l'existence de SZONDI dans les années 1970 où, élève de Feu Monsieur le Professeur VOLMAT, je bénéficiais de son immense culture et de sa vision non monolithique de la psychopathologie et du langage. Il avait introduit dans le service de Psychiatrie une graphologie pratiquante du test de Szondi, qui m'avait initiée à la passation des dix

protocoles : j'avais été impressionnée par le choc que les photos induisaient, au point que les patients cherchaient souvent à y échapper, soit en introduisant l'esthétique pour exprimer leur choix pathique, soit en faisant miens, les personnages ; séduite par ce qui m'apparaissait, des signes cabalistiques, je ne le fus pas ! (1)

Plus tard, j'ai du apprendre à Strasbourg, dans le cadre de ma formation de spécialiste en psychiatrie, le Training autogène de SCHULTZ, psychothérapie de relaxation cataloguée « renforceur du Surmoi » enseignée par un de ses élèves directs, Feu Monsieur le Docteur DURAND DE BOUSINGEN .

Parce que j'ai foi en l'humain et tiens pour sacrée la vie, j'ai toujours eu à cœur de m'accrocher à « sugcer la substantifique mouelle »(3) dès que m'était donné un « os à rompre », et d'y ajouter mon « grain de sel » . Je ne me prétends pas « maître-queue », mais affectionne élaborer ma petite cuisine, dans une société où le syncrétisme a mauvaise presse.

Le problème de la crédibilité vient au premier plan en ce XXI^e siècle, où la séduction paraît le seul moyen restant, devant le « sauve qui peut » . L'emprise de type religieux monothéiste avec la binarité de la mise en scène du bon pasteur avec ses ouailles, confond société et troupeau, en confisquant par anticipation à tout individu, le travail passionnant qui consiste à se bricoler, au sens étymologique, sa propre défense contre l'angoisse de mort avec des choix, donc des deuils, des paramètres non choisis . J'ai pris contact avec l'école de Louvain la Neuve au point de me faire étiqueter par Monsieur le Professeur SCHOTTE , sympathisante du mouvement szondien. La prééminence du fonctionnement religieux (le religieux qui s'en tient à l'opportunité d'un recours pour l'accès à la spiritualité, recueille mon plus profond respect) récupère les dogmes et les effets pervers dont ils sont gros, pour investir dans l'amour du pouvoir ce que le religieux a de plus abject dans ses potentialités ; lorsqu'est confisquée a priori toute recherche de défense contre l'angoisse de mort, abjecte est la promesse de la vie éternelle, abjecte la manipulation de la culpabilité, jusqu'à ce que mort s'en suive, le meurtre des mécréants n'en étant que l'acte le plus inique ; cette culpabilité en prise directe sur la puissance, tant par son ressenti que par sa manipulation, nous la rencontrons en clinique chaque jour . « Se donner », demande intégrité, différant en cela de « s'adonner », puisque là, le maître est un facteur d'ambiance, le manipuler en étant le passage obligé, depuis le corps jusqu'à la culpabilité qui représente le fond de commerce de la loi en général .

Le corps des sensations est le théâtre des émotions, scène permanente où la vie se joue de la culture qui formate, alors que la structure attaquée peut conduire au désastre de la maladie, qui supprime l'astre, l'astre-désir propulsé par le corps et dont l'idéal de l'assouvissement sera la bonheur.

La lecture dialectique reprend la possibilité pour l'autre d'accéder à un créneau de liberté à géométrie variable ; savoir posséder ce créneau sur lequel pouvoir interférer, est générateur d'espoir ; encore faut-il pouvoir se saisir des paramètres à faire bouger dans certains sens, au gré des circonstances .

Les organes des sens sont charnières au sens de féminisation vivifiante du charnier ; le toucher l'odorat et le goût sont à l'avant scène mais les regards de la mère et de l'enfant qui se croisent pendant le nourrissage sont ceux de l'amorce de la reconnaissance de la séparation des deux êtres et de l'investissement futur du mot respect dans son sens étymologique pour que survienne la responsabilité.

La lecture transnosographique avec la suppression des classifications au profit des catégories laisse envisager de n'avoir pas besoin d'être tenu à l'œil, en respect, en permanence au cours de l'ontogénèse; être celui dont on parle peut devenir celui à qui l'on parle et pourquoi pas celui qui parle, capable de discriminer ce qui ne répond pas à l'évolution ontologique.

Le regard se situe dans la mimique qui va mettre en jeu la bouche vide qui parle aux petites oreilles de celui qui a la bouche pleine pour caresser ses papilles et déglutir. Plus tard, lorsque l'enfant s'exprime, il peut retarder la parole par l'utilisation maximale de la langue du corps, ce langage dont la fonction maternelle doit définir les limites, en montrant sa connaissance des effets délétères des excès, des abus par excès mais aussi des abus par défaut ; introduisant son « je veux bien mais tu risques d'avoir mal » face au désir impétueux de l'enfant qui a vu, par exemple s'enchâter ses papilles, elle définit la souffrance de la frustration, non vaine puisque l'enfant peut expérimenter de courir un risque, donc de savoir que sa mère peut le lâcher, sans que cela ne l'empêche de veiller sur lui ; elle introduit d'autres registres sophistiqués par le poids de sa parole, enseignant que le déplaisir peut être

évité ; elle aide son enfant à grandir et accéder au partage avec l'autre, impliqué par la fonction paternelle qui écorne l'hostilité .

Ce passage progressif fait passer du « naître au con-naître » que je placerais sous l'égide du Sch, avec l'introduction du savoir risquer ou non de sentir toucher goûter du C, sous l'œil de la fonction maternelle qui donne de la racine à ce qui ne serait que psittacisme, en S ; racine de l'accéder à la punition-sanction lorsque « l'inter-dit » n'est pas suivi : la sanction laisse la place pour le doute chez l'enfant entre l'escient et l'escalade ; le parent punisseur, lors d'une transgression, avait prévenu du « tarif » en P et ne se commet pas à user de son pouvoir de faire mal, pour le plaisir supposé de le faire, devant plus petit que soi .

Etre szondien ?!

N'est-ce pas tordre le cou au concept de normalité qui renvoie au postulat de l'acceptation des traits névrotiques communs à un groupe défini par certains, qui ont des démêlés avec la conception de « pouvoir » en tant que finalité ?.

N'est-ce pas dépister les accès à la métaphore, à la métonymie, à toutes les figures de rhétorique qui permettent de subodorer les risques de rupture de barrage plus grand, donc d'accès psychotique avec passages à l'acte violents parce que mal endigués ?

N'est-ce pas connaître profondément sa langue avec, entre autres, la grammaire les conjugaisons, la substantivation des verbes et la méfiance quant à celle des adjectifs ?

N'est-ce pas accepter le principe d'une philosophie de type socratique qui ferait de la névrose, partie de ce qui est communément admis comme balise contre la psychose, ressentie comme métonymie de la mort ?

N'est-ce pas réintroduire le renoncement, clef du premier travail? Se dire « non ! » pour espérer voir plus loin, puisque le travail de deuil est, in fine, celui qui nous permet d'accepter la mort comme élément fondamental de la vie ?

N'est-ce pas introduire le verbe lâcher dans le temps et dans l'espace, avec conscience de la dialectique pour bénéficier de la complémentarité plutôt que subir l'alternative ?

N'est-ce pas admettre le couple « angoisse-agressivité » comme régissant la poussée pulsionnelle ?

N'est-ce pas inscrire l'éthique dans le « vif du sujet » plutôt que le maintenir dans la lecture binaire de la seule peur du gendarme et son corollaire le « pas vu pas pris » ?

N'est-ce pas concevoir la souffrance inhérente au travail, au sens quasi obstétrical du terme, retrouvé dans les concepts d'élaboration et de perlaboration ?

N'est-ce pas admettre que l'angoisse de mort s'impose à tout individu dès que la vie lui a été donnée et que l'aménagement organisé relève du balisage du torrent pulsionnel ?

N'est-ce pas refuser d'escamoter le préliminaire de la dialectique corps-esprit, au profit de l'introduction prématurée de l'autre ?

N'est-ce pas établir la notion de limite, en axant sur le distinguo qui laisse ouverte l'interrogation sur la non jouissance sadique de « l'éducateur » ou celui sensé l'être ?

N'est-ce pas centrer ce préliminaire sur les organes des sens, charnière incontournable qui procure la première découverte du but de la pulsion, le plaisir ?

N'est-ce pas obtempérer devant la frustration qui trouve sa place en affinant le plaisir au fur et à mesure de l'identification, de la singularisation, de la personation jusqu'à la possession idéale du « JE » ?

Vu les progrès scientifiques qui nous réduiraient à un puzzle de gènes, la place pour Szondi et ses exégètes paraît inéluctable. Souffrez donc que je me sois astreinte, en traînant les pieds, à quelques formules, mais surtout que je vous aie livré ma lecture gourmande avec l'éclairage de l'école de Louvain, fondé sur la transnosographie, la mise au placard de la normalité et surtout l'approche des positions pulsionnelles (2) et de la dialectique, dont celle « corps-esprit » qu'introduit l'insoutenable légèreté des papillons schottiens, aux fins d'aider le sujet qui parle à s'introniser être, dans l'être-exister!.

Références bibliographiques

- (1) LEGRAND M. : « Léopold Szondi ; son test, sa doctrine » Pierre Mardaga édit., Bruxelles, 1979, 1 vol. 205 p .
- (2) MELON J. : « Recherches théorico-cliniques en analyse du destin » in : « Analyse du destin, Psychanalyse et Psychiatrie », Cabay édit., Louvain la Neuve, 1984, 1 vol. 203 p., (85-129)
- (3) RABELAIS F. : « La vie treshorricque du grand Gargantua Père de Pantagruel jadis composée par M. Alcofribas, abstracteur de quinte essence » in « Œuvres » Tome 1 Prologue p.16, Ernest Flammarion édit., Paris, 1935, 1 vol. 396 p.

I

Quotient de tension de tendance : $\square 0 / \square \pm$

Du 03/11/1992 au 15/03/1993 : 2,00

Du 29/03/1993 au 21/09/1993 : 1,26

Du 24/02/2004 au 05/10/2004 : 3,33

<u>DATES</u>	Position 1			Position 2			Position 3			Position 4		
	CONTACTUELLE			CORPS SEXUE			QUANT A LA LOI			QUANT AU MOI		
	PPA	PPE	PPG	PPA	PPE	PPG	PPA	PPE	PPG	PPA	PPE	PPG
03/11/1992	11	6	17	4	5	9	9	6	15	0	7	7
10/11/1992	8	7	15	4	3	7	10	7	17	2	7	9
24/12/1992	7	10	17	5	5	10	9	6	15	3	4	7
18/01/1993	6	9	15	5	4	9	9	6	15	4	5	9
01/02/1993	7	8	15	2	6	8	10	3	13	4	5	9
16/02/1993	8	8	16	4	6	10	9	5	14	3	5	8
01/03/1993	8	9	17	5	4	9	9	6	15	2	6	8
15/03/1993	9	8	17	3	6	9	10	6	16	2	4	6
29/03/1993	8	9	17	4	5	9	9	6	15	3	4	7
13/04/1993	6	8	14	5	5	10	9	5	14	4	4	8
27/04/1993	7	9	16	4	4	8	10	6	16	3	5	8
11/05/1993	7	9	16	4	4	8	10	6	16	3	4	7
24/05/1993	8	9	17	3	6	9	10	5	15	3	4	7
08/06/1993	9	7	16	5	3	8	10	6	16	2	6	8
22/06/1993	7	10	17	3	6	9	10	5	15	4	3	7
21/09/1993	6	10	16	7	1	8	8	8	16	3	5	8
24/01/2004	8	6	14	3	8	11	8	7	15	4	8	12
09/03/2004	7	6	13	2	5	7	10	7	17	5	6	11
23/03/2004	6	5	11	3	6	9	8	7	15	7	6	13
20/04/2004	5	8	13	6	5	11	7	6	13	6	5	11
18/05/2004	6	7	13	3	6	9	9	6	15	4	7	11
01/06/2004	6	4	10	3	7	10	7	7	14	8	6	14
24/08/2004	8	2	10	3	4	7	6	9	15	7	7	14
07/09/2004	10	5	15	5	4	9	7	8	15	4	4	8
21/09/2004	7	6	13	4	3	7	8	8	16	5	5	10
05/10/2004	8	4	12	5	5	10	7	7	14	6	8	14

II

<u>AVANT-PLAN</u>								
	S		P		Sch		C	
	h	s	e	hy	k	p	d	m
DATES								
03/11/1992	+	+	-	-	-	-	-	+!!
10/11/1992	+	+	0	-!	-	0	-	+!!
24/11/1992	+	+	0	-	-	-	-	+
07/12/1992	+	+	0	±	-	-	-	+
21/12/1992	+	+	0	±	-	-	0	+!
18/01/1993	±	+	0	±	-	0	-	+
01/02/1993	±	+	0	-	0	0	-	+!
16/02/1993	±	+	0	±	-	0	-	+
01/03/1993	+	+	0	±	-	0	-	+
15/03/1993	+	+	0	-	-	0	-	+!
□0=16	0	0	9	0	0	6	1	0
□±=8	3	0	0	5	0	0	0	0
Degré de tens. De tendance : □=24	3	0	9	5	0	6	1	0
Degré de tens. Quantitative : □=8	0	0	0	1	0	0	0	7
CLIVAGES NULS MAJORITAIRES EN : e								
CLIVAGES AMBITENDANTS MAJORITAIRES EN : hy								
$\frac{0,-}{e} \frac{9}{d} \frac{0,-}{1}$								
Formule abrégée du 03/11/1992 au 15/03/1993 :								
Index symptomatique du 03/11/1992 au 15/03/1993 : 30,00 %								
Classe pulsionnelle du 03/11/1992 au 15/09/1993 : Sch k-								

Facteurs symptomatiques du 03/11/1992 au 15/03/1993 : e 0,- 0,-
9 p 16

III

<u>ARRIERE-PLAN</u>								
	S		P		Sch		C	
DATES	h	s	e	hy	k	p	d	m
03/11/1992	±	-	±	-	0	+	±	□
10/11/1992	±	-	±	0	-	±	+	0
24/11/1992	+	-	±	-	0	-	+	+
07/12/1992	±	-	±	0	0	±	±	+
21/12/1992	0	±	+	-!	0	-	+	0
18/01/1993	0	-	+!	0	-	-!	+	+
01/02/1993	+	-	+	+	-	±!	+	0
16/02/1993	0	-	+!	0	+	-!!	+	0
01/03/1993	0	±	±	0	0	-!	+	+
15/03/1993	0	-	±	0	±	-!	+	0
Degré de tens. Quantitative : □= 9	0	0	2	1	0	6	0	0

ACCENTUATIONS MAJORITAIRES EN p- (6)

Facteurs racines du 03/11/1992 au 15/03/1993 : 0,- +! - +
d m k s
1 0 0 0

IV

AVANT-PLAN								
	S		P		Sch		C	
	h	s	e	Hy	k	p	d	m
DATES								
29/03/1993	+	0	-	-	-	0	±	+!
13/04/1993	±	0	0	±	-	0	±	+
27/04/1993	±	+	0	±	-	0	-	+
11/05/1993	-	+	0	±	-	0	-	+!!
24/05/1993	+	+	0	-	-	0	-	+!
08/06/1993	+	+!	-	±	-	0	-	+
22/06/1993	±	+	0	-	-	0	±	+
13/07/1993	+	+	-	±	-	0	-	+!
24/08/1993	±	±	0	±	-	0	-	+!
21/09/1993	±	+	0	+	-	0	-	+
∑0= 19	0	2	7	0	0	10	0	0
∑±= 15	5	1	0	6	0	0	3	0
Degré de tens. De Tendance : ∑=34	5	3	7	6	0	10	3	0
Degré de Tension quantitative : ∑= 9	0	1	0	0	0	0	0	8
CLIVAGES NULS MAJORITAIRES EN : p								
CLIVAGES AMBITENDANTS MAJORITAIRES EN : hy								
$\frac{0}{p} \frac{10}{+!} \frac{m}{0}$								
Formule abrégée du 29/03/1993 au 21/09/93 :								
Index symptomatique du 29/03/1993 au 21/09/1993 : 42,50%								
Classe pulsionnelle du 29/03/1993 au 21/09/1993 : Sch k-								
Facteurs symptomatiques du 29/03/1993 au 21/09/1993 :								
$p \frac{0}{10} \quad e \frac{0,-}{7} \quad hy \frac{\pm,-}{6}$								

V

ARRIERE PLAN

DATES								
29/03/1993	+	±	-	0	0	±!	0	0
13/04/1993	+	±	+	0	0	-!!	0	+
27/04/1993	0	-	+!	0	-	-!!	+	+
11/05/1993	+	-	±	0	-	±!	+	□
24/05/1993	+	-	-	0	+	±	+	□
08/06/1993	0	-	+!	0	-	-!	+	+
22/06/1993	+	±	±	0	+	-!!	0	0
13/07/1993	+	±	±	0	±	±	-	□
24/08/1993	+	+	±	0	-	-!!	°	□
21/09/1993	0	0	±!	-	-	-!	+	+
Degré de Tension quantitative : □= 15	0	0	3	0	0	12	0	0

ACCENTUATION MAJORITAIRE EN : p - (12)

Facteurs racines du 29/03/1993 au 21/09/1993 :

+!	-
m	k
0	0

VI

<u>AVANT -PLAN</u>								
	S	P	Sch	C				
DATES								
	h	s	e	hy	k	p	d	m
24/02/2004	±	+!	-	0	-	0	0	+!
09/03/2004	-	+!	0	-	-	0	-	+!!
23/03/2004	±	+	+	-	-	0	-	+
20/04/2004	±	+	0	0	-	+	-	+
18/05/2004	0	+	+	-!	-	0	0	+!
01/06/2004	-	+	-	-	-	+	0	+
24/08/2004	±	0	-	0	-	+	-	+!
07/09/2004	±!	0	-	0	-	+	-	+!
21/09/2004	+	0	+	-!	-	0	-	+
05/10/2004	-	+	0	±!	0	+	-	+!
□0 = 20	1	3	3	4	1	5	3	0
□± = 6	5	0	1	0	0	0	0	0
Degré de Tens. De Tendance : □ = 26	6	3	4	4	1	5	3	0
Degré de Tens. Quantitative : □ = 13	1	2	0	3	0	0	0	7

CLIVAGES NULS MAJORITAIRES EN : p

CLIVAGES AMBITENDANTS MAJORITAIRES EN : h

Formule abrégée du 24/02/2004 au 05/10/2004 :

$$\frac{\begin{matrix} \pm,- \\ h \\ 5 \\ 0,- \\ k \\ 1 \end{matrix}}{1}$$

VII

Index symptomatique du 24/02/2004 au 05/10/2004 : 32,50 %

Classe pulsionnelle du 24/02/2004 au 05/10/2004 : Sch k-

Facteurs symptomatiques du 24/02/2004 au 05/10/2004 : h ±,-
5

ARRIERE PLAN

	S		P		Sch		C	
DATES	h	s	e	hy	k	p	d	m
24/02/2004	0	0	+	±	+	-	-!	0
09/03/2004	+	-	±	-	-	±	+	□
23/03/2004	0	+	-	-	+	+	-	+
20/04/2004	0	0	±	-	0	±	-	+
18/05/2004	±	±	+	0	-	±	-	0
01/06/2004	0	±	+	-	-	+	-!	+
24/08/2004	0	±	+	-	-	+	0	0
07/09/2004	□	±	±	0	-	±	+	0
21/09/2004	0	+	0	0	-	±	0	+
05/10/2004	-	±	±	□	-!	+!	-	0
Degré de Tens. Quantitative : □ = 4	0	0	0	0	1	1	2	0

ACCENTUATION MAJORITAIRE EN : d-

Facteurs racines du 24/02/2004 au 05/10/2004 : 0,- +!
k m
1 0